

## La terre abandonnée

In *Dérivations*, numéro 4, juin 2017, pp. 182-183.

À l'entame du film : une barrière, un garde masqué, un camion d'intervention qui entre à grand vacarme. La caméra suit la rue principale en un long plan-séquence : maisons et échoppes désertées. Silence impressionnant. Ou plutôt des pépiements de moineaux, des tôles qui claquent, des rideaux qui bougent, des arbres qui frémissent. Et une voix de haut parleur priant impérativement les gens de rester cloîtrés chez eux. Une voix d'archives sans doute. Car il n'y a plus personne, dans ces demeures ouvertes à tous vents.

Nous sommes dans la zone interdite de Fukushima. Dans la morte localité de Tomioka exactement. Là où les autorités décontaminent, soi-disant, non sans lancer une campagne de propagande pour inciter les gens à revenir. Là où des ouvriers en combinaison et masques grattent, de manière dérisoire, la terre arable, à côté d'une forêt où on ramasse des champignons à 10.000 becquerels. Là où il n'y a plus de fleurs pour les abeilles, puisque plus personne ne cultive. Sauf quatre habitants. Naoto Matsumura, son vieux père, et un couple de voisins, les Hangai. Ils désherbent leur lopin, soignent leurs vaches et prennent soin de dizaines de chats et d'une meute de chiens abandonnés. Ainsi que d'une autruche caressante, qui suit partout « l'homme le plus irradié du monde ». Naoto est resté pour les animaux. « Mon combat : vivre dans la zone interdite ». Dans un premier temps, restés chez eux, son père et lui ont été portés sur la liste des disparus.

Aujourd'hui, Naoto reçoit la visite de journalistes. De scientifiques étrangers qui baladent leurs capteurs le long de ses appentis, de ses plates-bandes. Bip-bip. Les seuils admissibles explosent. La radioactivité ne s'accompagne d'aucune odeur, d'aucun signe. Mais Naoto est lucide : « Pour que les choses renaissent, il faut d'abord que tout meure ». Regard d'une mélancolie profonde, immensément pudique. Cela prendra des dizaines d'années, dit-il. En attendant il n'y a ici ni travail ni infrastructures – écoles, fermes, magasins d'autrefois – pour des familles qui, bravant l'angoisse, voudraient revenir.

Naoto, bel homme, en santé apparemment, comme le superbe paysage qui l'entoure, dit qu'il se sent mieux que les habitants relogés dans des barres d'immeubles, minés par la dépression et l'inactivité, et dont 300 sont déjà morts. Lui et les Hangai philosophent, mi-graves, mi-rieurs. Mieux vaut mourir plus tôt et rester dans ce coin de terre qu'on n'a jamais quitté, disent-ils, en prenant des paris : pourquoi ne vivraient-ils pas cent ans ? Et pourquoi partir ailleurs, retrouver une famille décimée ? « Tous mes frères ont été emportés par le tsunami », dit madame Hangai qui fait des origamis de papier en maudissant les autorités.

Donc Naoto nourrit les bêtes, récolte ses légumes, ramasse des champignons à faire analyser, et rend visite à ses voisins, sous le ventilateur, face à la télévision qui diffuse un feuilleton un peu gore, si l'on en juge par les borborygmes qui nous parviennent. « Ils font semblant de mourir », dit monsieur Hangai pour rassurer son épouse. Natao part soigner ses ruches, même sans fleurs, sans récolte de miel, car il ne veut pas que les abeilles meurent. Il les nourrit donc, vêtu de sa salopette protectrice, de son voile, de ses gants. Non loin, des hommes protégés, ô ironie, de même - masque, combinaison, gants -, grattent, ratissent, ramassent, bataillons dérisoires, la terre qui ressemble à n'importe quel limon fertile, et la jettent dans des containers qui restent là, sombres dépôts ponctuant chaque route, chaque chemin. Naoto pense que la décontamination n'a pas de sens (« c'est peine perdue », lui a avoué le ministre de l'Environnement). Il a proposé aux ingénieurs de TEPCO de leur céder son corps, une fois mort, « pour examen approfondi ». À quoi on lui a répondu, platement : « Ca nous donnera des indications précieuses. » Colère au-delà de la colère, désespoir au-delà du désespoir, Naoto sourit. Ces assassins, dit-il.

On le suit, on suit du regard la caméra éblouie : collines verdoyantes, forêt somptueuse, douce pluie, vif soleil, géraniums au balcon, araignée tissant sa toile. A la fin du film, quatre femmes, venues des zones dites saines, se retrouvent dans la villa de l'une d'elles, dans la zone interdite. Première fois qu'elles reviennent. Pour un goûter d'amies. Elles ont apporté des friandises et il y a des figues énormes, cueillies sur l'arbre du jardin. Va-t-on les manger ? Elles ont l'air juteuses à souhait. Les autorités disent que ça va mieux, de toute façon... On mange donc les figues, on rit, on veut croire que ça va aller vraiment mieux. Puis on sort ses partitions et on chante un petit refrain choral, pour clore en beauté la visite.

J'ai regardé ce film juste après le « Devoir d'enquête » de la RTBF sur les attentats du 22 mars 2016 à Bruxelles. Les derniers mots de l'un des rescapés interrogés étaient : « Tous ces gens qui sont morts étaient des personnes formidables. »

Gilles Laurent est mort le 22 mars à la station Maelbeek. Il était ingénieur du son et réalisateur promis à un bel avenir : il allait achever ce jour-là le montage de son premier film, intitulé « La terre abandonnée »

*Caroline Lamarche*

Écrivain. Dernier livre paru « Dans la maison un grand cerf », Gallimard 2017.